

Le choc des cultures

Thor — États-Unis 2011, 114 minutes

Claire Valade

Number 273, July–August 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2011). Review of [Le choc des cultures / *Thor* — États-Unis 2011, 114 minutes]. *Séquences*, (273), 55–55.

Thor

Le choc des cultures

De tous temps, mythes et légendes ont constitué un terreau fertile pour la littérature et ses dérivés, comme pour le cinéma. Dans l'univers fantastique des comic books américains, la tentation était forcément grande de piger dans les mythologies anciennes pour en extirper des superhéros déjà tout constitués. Seulement, le risque était grand de dépersonnaliser et de dénaturer ces personnages mythiques déjà bien définis et archiconnus — des dieux, qui plus est! — en les rabaisant aux rôles de banals sauveurs de la veuve et de l'orphelin, même avec des pouvoirs surhumains. Il est pourtant étonnant que l'emprunt ne se soit pas produit plus souvent, Thor, le dieu du tonnerre de la mythologie scandinave constituant pratiquement le seul représentant de son acabit. Pour ces raisons, j'avoue que Thor le superhéros ne m'a jamais particulièrement intéressée. Aussi étais-je particulièrement curieuse de voir ce que Kenneth Branagh, ce grand réimaginer de Shakespeare, réussirait à tirer de cet étrange amalgame de culture populaire et de culture mythique.

CLAIRE VALADE

Il est toujours fascinant de voir un cinéaste respecté, au regard très personnel, voire même un auteur véritable, s'intéresser au film à grand déploiement et, surtout, au film de genre. C'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit d'un genre dont le créneau est aussi spécifique que le film de superhéros. Pratiquement toujours inspiré d'autres œuvres, le plus souvent des *comic books* américains, il s'agit d'un genre aux règles fort bien délimitées, à commencer par le fait qu'il est issu inévitablement, ou presque, d'une adaptation — chose potentiellement périlleuse en soi. N'est pas brillant adaptateur cinématographique qui veut, même lorsque le matériel original n'est issu que d'un art populaire basement considéré « peu sérieux ». Plusieurs s'y sont colletés, certains brillamment (Christopher Nolan, John Favreau), d'autres par de nobles échecs (Ang Lee).

Qu'en est-il donc de Kenneth Branagh, le très sérieux acteur et réalisateur anglais maître des adaptations shakespeariennes au grand écran? Comment s'en sort-il avec ce Thor venu du merveilleux choc de deux mondes? En tout cas, ce ne sont pas les grosses pointures qui manquent pour l'accompagner et l'aider dans son entreprise: l'inimitable Anthony Hopkins dans le rôle d'Odin, le roi des dieux d'Asgard; le toujours intéressant Stellan Skarsgård dans celui d'Erik Selvig, un scientifique éclairé; l'excellent Tom Hiddleston, une découverte, dans la peau du personnage le plus fascinant du film, le redoutablement manipulateur Loki; les solides Colm Feore et Idris Elba pour assurer l'arrière-garde; sans oublier bien sûr la toujours formidable Natalie Portman dans le rôle de la belle à séduire (qui a aussi une tête fort bien faite sur les épaules).

Eh bien, ma foi, Branagh se sort très bien de l'aventure, bâtie autour d'un récit somme toute plutôt mince mais aux échos pourtant vaguement shakespeariens — un prince arrogant se voit infliger une leçon d'humanité et d'humilité par son père, et doit survivre à des épreuves pour retrouver la place qui lui revient de droit. Branagh parvient à donner au film juste ce qu'il faut d'éclat et de bravache flamboyante pour se montrer à la hauteur de son statut de *film à popcorn*, juste assez d'humour pour ne pas prendre tout cela trop au sérieux, juste ce qu'il faut d'émotion et de rebondissements pour accrocher le spectateur jusqu'à la fin.



Un récit aux échos vaguement shakespeariens

Pour raconter cette histoire, Branagh s'appuie sur ses plus grands atouts, le monde d'Asgard et la mythologie nordique, qu'il ne banalise en rien. Conservant toute leur pertinence, il les utilise dans toute leur complexe splendeur déjà existantes, les intégrant à la trame narrative de façon organique, naturelle, malgré leur nature fondamentalement abracadabrante. Ainsi, l'univers d'Asgard apparaît à l'écran entièrement incarné, crédible dans ses moindres détails. La relation entre le père, Odin, et ses deux fils, Thor et Loki, de même que la relation entre ces derniers, forment le cœur du récit et arriment celui-ci de manière sinon originale, du moins fort palpitante.

Cet attachement à rendre avec autant de véracité tant l'univers mythologique que l'univers terrestre « réel » représente justement tout ce qui rend le film intéressant et empêche l'ultra-banalisation du personnage de Thor. Thor est un dieu, ce n'est pas un superhéros ordinaire, il a une destinée tracée clairement — et c'est exactement la manière dont Branagh aborde le personnage et son histoire. Pour toutes ces raisons, **Thor** se laisse regarder avec beaucoup, beaucoup de plaisir. Surprenant, dites-vous? Oui, surprenant, et réjouissant.

■ États-Unis 2011, 114 minutes — **Réal.**: Kenneth Branagh — **Scén.**: Ashley Miller, Zack Stentz, Don Payne — **Images**: Haris Zambarloukos — **Mont.**: Paul Rubell — **Mus.**: Patrick Doyle — **Son**: Michael Babcock, Peter J. Devlin, Richard King, Michael W. Mitchell, Jeff Sawyer — **Dir. art.**: Bo Welch — **Cost.**: Alexandra Byrne — **Int.**: Chris Hemsworth (Thor), Natalie Portman (Jane Foster), Anthony Hopkins (Odin), Tom Hiddleston (Loki), Stellan Skarsgård (Erik Selvig), Idris Elba (Heimdall), Colm Feore (le roi des géants Laufey) — **Prod.**: Kevin Feige — **Dist.**: Paramount.